

La Montagne magique

« [Il s'arrêta donc, haussa les épaules avec colère, et retourna ses skis. Le vent contraire lui coupa aussitôt la respiration. La tête baissée et en ménageant prudemment son souffle, il réussit à se mettre en marche.

Il était aveuglé et n'arrivait pas à souffler. À tout moment, il était contraint de s'arrêter, premièrement pour reprendre haleine à l'abri de l'ouragan, ensuite parce que, la tête baissée et les yeux clignotants, il ne voyait rien *dans cette obscurité blanche*, et devait prendre garde de ne pas se heurter à des arbres, de ne pas s'enfoncer à travers les obstacles.

Les flocons lui volaient en quantité à la figure, et y fondaient, de sorte que sa peau se glaçait. Ils volaient dans sa bouche où ils fondaient avec un goût faiblement aqueux, ils volaient contre ses paupières qui se fermaient convulsivement, ils inondaient ses yeux et lui coupaient la vue, qui, du reste, ne lui eût servi de rien, parce que le champ visuel était voilé d'un rideau si épais, et que toutes *cette aveuglante blancheur* paralysait de toute manière le sens de la vue.

C'était *dans le néant blanc* et tourbillonnant qu'il regardait, lorsqu'il se forçait à voir. De temps à autre seulement des fantômes du monde phénoménal en émergeaient.

Il s'efforça de trouver le chemin du retour. Mais il n'y avait pas de chemin.

Garder une orientation, l'orientation approximative de la maison et de la vallée, était davantage une question de chance que d'intelligence, parce que, si l'on réussissait à voir la main devant ses yeux, on ne voyait même pas jusqu'aux pointes de ses skis ; et quand même on les auraient mieux vues il n'en aurait pas moins été extrêmement difficile de progresser, en raison de tant d'obstacles : la figure pleine de neige, le vent adverse qui vous coupait le souffle, qui vous empêchait d'aspirer comme d'expirer, et vous obligeait à tout moment à vous détourner pour reprendre haleine.

Il s'arrêtait, il haletait, clignotait en exprimant l'eau de ses cils, il tapotait pour faire tomber la cuirasse de neige qui s'était étendue sur lui, et avait le sentiment que c'était une présomption insensée de prétendre avancer en de telles conditions.

...Il remarqua qu'il se parlait à lui-même, et d'une manière assez étrange. Il se l'interdit donc, mais recommença, bien que ses lèvres fussent si lourdes qu'il renonçait à s'en servir, et parlait sans consonnes labiales.] »

Extrait de *La Montagne magique* (1924), Thomas Mann¹, Paris, Arthème Fayard et Compagnie, 1931, Paris, Librairie Générale Française (Le Livre de Poche), 1997.

© Daniel Lamotte, 16 mars 2009.

¹ Thomas Mann, né à Lübeck (Schleswig-Holstein, Allemagne) le 6 juin 1875, mort à Zurich le 12 août 1955.